



Les pionniers belges en Amérique latine

Chacun sait la part que les Belges ont prise dans la fondation de New-York. Les fêtes du tricentenaire, en 1923, ont rappelé l'héroïque aventure de ces huguenots wallons qui, désespérant de trouver la liberté dans nos provinces, s'en allèrent, conduits par Jesse de Forest, créer de nouveaux foyers en Amérique, dans l'île de Manhattan, qu'ils achetèrent aux Indiens. Leur Neufve-Avesnes devint plus tard Nieuw-Amsterdam, plus tard encore New-York, qui est resté le nom définitif de la ville géante d'aujourd'hui, qui compte près de six millions d'habitants.

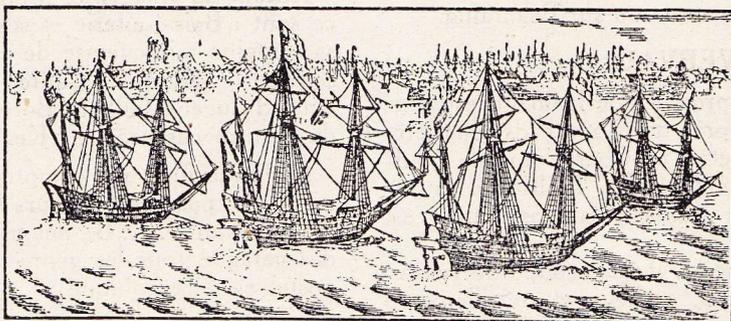
Mais on ignore totalement quel fut le rôle des Belges dans le développement de l'Amérique latine. De même que nous voyons dans les atlas du temps jadis des espaces laissés en blanc (où la fantaisie du graveur a placé parfois des baleines à deux têtes et des licornes), avec cette mention « terra incognita », de même nous pourrions qualifier ces périodes qui ont suivi la découverte du Nouveau-Monde, d'*historia incognita*, au point de vue belge. Ainsi, qui de nous peut se vanter d'avoir su qu'il y avait des Belges à la fondation même de Buenos-Aires en 1535, soit quatre-vingt-huit ans avant la fondation de New-York? Buenos-Aires ne s'est pas développé rapidement comme New-York; c'est pourtant aujourd'hui, avec ses 1,800,000 âmes, la deuxième ville du monde latin: elle en deviendra un jour la première.

Quels étaient ces Belges qui participèrent à la fondation de Buenos-Aires? Nous ignorons tout d'eux, leur nombre, leurs noms; peut-être même ne saura-t-on jamais ces détails. Mais le fait de leur présence est hors de doute, comme nous allons le démontrer.

*
*
*

En 1535, nos provinces jouissaient d'une prospérité merveilleuse. L'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts, y fleurissaient comme nulle part ailleurs dans le monde. Et de nos villes, Anvers, premier port de l'Europe, était à la fois la ville la plus florissante et un centre financier international où les rois, les princes venaient emprunter, et — surtout depuis un quart de siècle — c'était aussi le centre mondial du commerce des épices venant de l'Inde: poivre, cannelle, girofle, gingembre, etc., etc., sans compter d'innombrables produits pharmaceutiques. « L'épicerie venoit jadis par la voie de Venize (nous dit Guicciardini); en 1503 et 1504, lors que les Portugais, ayant avec une merveilleuse et effroyable navigation et grands frais et appareils de guerre, pris et occupé Calicut et accordé avec iceluy

Roy, lesquelles denrées on souloit au paravant aller quérir par la Mer rouge, et de la les conduire à Barut, et en Alexandrie, et de ces lieux les faire porter à Venize, pour en fournir l'Italie, la France, l'Allemagne & autres Provinces Chrestiennes. » Il y avait alors à Anvers de véritables dynasties de grands marchands *Aventuriers* belges et étrangers, possédant des dépôts, des navires, des bureaux. L'une de ces dynasties était celle des Welser, des rivaux des Függer (Fokker) et, comme eux, d'Augsbourg. C'étaient de riches patriciens, qui même frappèrent de la monnaie à leur chiffre. Une Philippine Welser épousa l'archiduc Ferdinand d'Autriche. En 1535, une scission s'était faite dans la famille: les catholiques restèrent à Augsbourg, les protestants allèrent s'établir à Nuremberg. Les deux branches conservèrent pourtant chacune une maison à Anvers: les Welser d'Augsbourg gardèrent leur maison, la *Rose d'or* (place Verte, où se trouve actuellement la Poste); ceux de Nuremberg en achetèrent une dans l'actuelle rue des Récollets.



La flottille de Pedro de Mendoza.

Or, en 1534, partait d'Anvers un navire appartenant à Sébastien Neithart, à Jacob Welser, de Nuremberg et à leur *facteur* Henri Paimen, d'Anvers. Ce nom de Painem est, croyons-nous, mal orthographié et devrait se lire Pruinen, Pruynen ou Pruenen; il y avait alors, à Anvers une famille Pruenen, fort connue dans le monde

des affaires; un Arnold Pruenen, banquier, armateur, et son fils, Christophe, furent associés des Schetz; leur hôtel se trouvait dans ce qui est aujourd'hui la rue des Prunes.

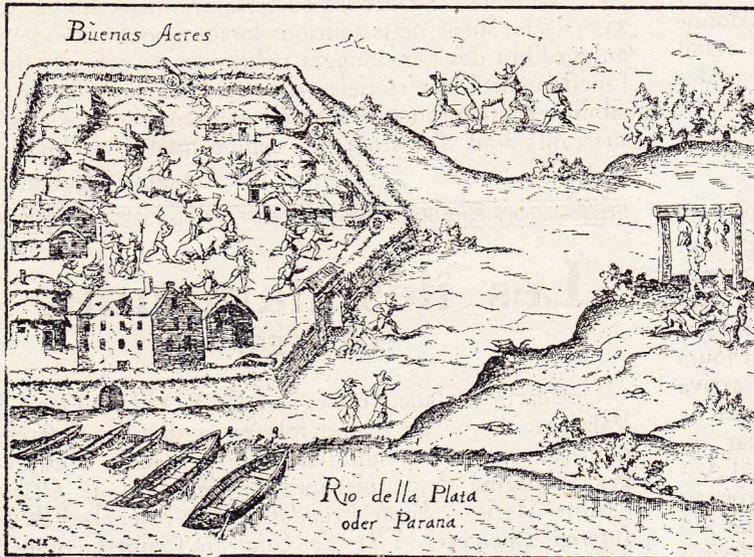
A bord de ce navire, qui était chargé de marchandises, s'embarqua également un jeune Bavaois, Ulrich Schmidel, qui, à son retour, en 1554, écrivit une relation de son voyage. Le manuscrit de son récit se trouve à la Bibliothèque de Munich; il a dû être imprimé pour la première fois en allemand en 1567, formant les pages 1 à 26 d'une collection de récits de voyages éditée par Franck von Word. Plus tard ce récit a été réimprimé en latin, en espagnol, en flamand, en français, en anglais, etc.; il eut un succès énorme, et pourtant, aujourd'hui on ne sait même plus exactement comment s'appelait l'auteur: Schmid, Schmidel ou Schmidtl. On a même, suivant la coutume de l'époque, latinisé son nom en Faber!

*
*
*

Schmidel nous raconte son voyage avec la plus grande simplicité, sans aucune forfanterie, et c'est une justice à

lui rendre. Quant au style, à l'orthographe, surtout celle des noms, c'est l'indifférence absolue des règles les plus élémentaires, et c'est ce qui rend parfois la compréhension du texte fort difficile. Son navire, parti d'Anvers — qu'il appelle naturellement Antorff — fit voile

élevages d'animaux domestiques, établir l'ordre de Saint-François, fonder trois centres coloniaux, assujettir les Indiens comme vassaux de la Couronne, mais les traiter en égaux des Espagnols. Des trésors qu'il découvrirait, un cinquième était réservé à la Couronne d'Espagne et un sixième à la Chambre royale. En cas de conquête d'un royaume opulent, la moitié du butin devait être réservé à la maison royale, le reste appartenait aux vainqueurs. Au fond, l'expédition de Mendoza n'était, dans son caractère semi-officiel, qu'une aventure de flibustiers.



Elle comportait, outre un millier de soldats, environ cinq cents civils et un millier de femmes, parmi lesquelles des dames de la plus haute noblesse, épouses et filles de gentilshommes, même des parents de l'empereur. Tout ce monde rêvait de fortunes fabuleuses, de l'El Dorado, pays du Roi blanc, où les toits des maisons étaient d'argent. (Plata signifie argent en espagnol.) Mais il fallut bientôt déchanter. A peine arrivés à l'endroit où se trouve aujourd'hui Buenos-Aires, les *Conquistadores* se trouvèrent devant un véritable désert où ils connurent bientôt la faim. Quelques malheureux indiens inoffensifs

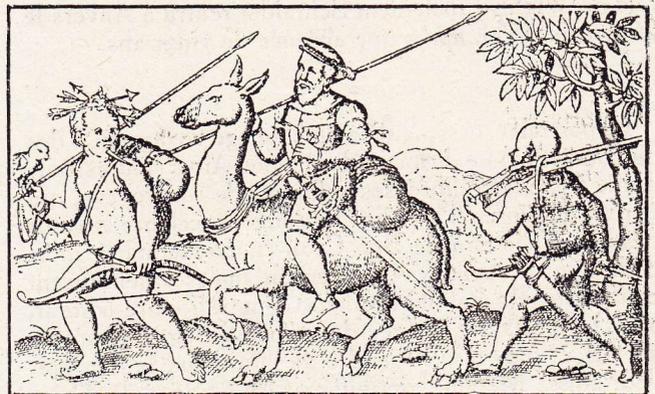
d'abord pour Caliz (Cadix), Séville et San Lucar de Barrameda, où il rejoignit une flottille de treize autres bâtiments qui ne levèrent l'ancre que le 1^{er} septembre 1535, le vent n'ayant pas été favorable. Or, voici la phrase qui nous fait dire qu'il y avait des Belges dans le bateau de Schmidel : « mit denen pin ich und anndere Hochtusche (und) *Niederlender*, ungerferlich piss in die 80 mann, wol gerist mit pixenn und gewertenn nach Rio della Platta gefahren. »

Les compagnons de Schmidel étaient donc partis d'Anvers au nombre de quatre-vingts environ, tant Allemands que Néerlandais, tous bien armés d'arquebuses et de fusils. Schmidel ne cite malheureusement aucun nom d'Allemand ou d'habitant des Pays-Bas au cours de son récit de voyage. Mais comme on le voit, il est évident qu'il y avait avec lui un certain nombre de nos compatriotes. C'est tout ce que nous en savons. Il est fort probable, d'ailleurs, que tous ont péri dans cette aventure extraordinaire, que nous pouvons reconstituer grâce au récit de Schmidel.

* * *

La flottille à laquelle était venu se joindre le navire anversois avait été équipée par un riche espagnol, Pedro de Mendoza, qui avait accru sa fortune lors du sac de Rome par les troupes de l'empereur Charles-Quint. Pedro de Mendoza était un habile capitaine, entreprenant, ambitieux. Grâce à sa parenté avec le secrétaire de Charles-Quint, il avait obtenu la concession suivante : il devait équiper à ses frais, risques et périls, une flotte qui s'en irait à la découverte de terres nouvelles, dont on soupçonnait l'existence derrière la Mer Douce (première appellation du Rio de la Plata) ; il devait trouver ensuite le chemin conduisant au Pérou, par terre, jusqu'en vue de la mer. (Pizarre venait de rentrer, en janvier 1534, du Pérou, d'où il rapportait des trésors fabuleux.) Enfin, Mendoza devait installer des

avaient, au début, apporté un peu de gibier, un peu de poisson. Mais les Espagnols voulurent les contraindre à fournir davantage et ce fut la guerre. Le 22 février 1536, les Espagnols commencèrent la construction d'un fortin, car les Indiens, qu'ils avaient maltraités, avaient fomenté une sorte de guerre sainte contre les envahisseurs et il leur arrivait de tous côtés des renforts de guerriers de leur race, si bien que — s'il faut en croire un historien — ils se trouvèrent à environ 23,000 hommes opposés à 1,500 Espagnols. La faim ravageait ces derniers, plus que les flèches des Indiens. Trois mois après leur arrivée, plus de mille hommes étaient morts du côté espagnol. Les Indiens, après plusieurs attaques infructueuses, mirent le feu au fortin et à quatre des navires, grâce à des flèches



Schmidel en voyage, à dos de lama.

incendiaires. Les survivants, réduits par la faim et la maladie — ils allèrent jusqu'à manger des cadavres de pendus — durent se rembarquer : Buenos-Aires avait vécu et ce fut seulement le 11 juin 1580 que l'actuelle ville fut fondée.

Ces survivants ne pouvaient se résoudre à retourner en Europe ; leurs navires remontèrent le Parana et le Paraguay, et Asuncion, encore aujourd'hui capitale de la République du Paraguay, devint le centre de l'expédition, toujours à la recherche de la route terrestre pour le Pérou, qui était barrée par les gigantesques marécages du Chaco. Le journal de voyage de Schmidel nous donne le détail de cette lutte vraiment héroïque et qui serait admirable, si elle n'était souillée constamment par des crimes et des trahisons, toujours commis avec l'idée de trouver de l'or chez les malheureux Indiens.

* * *

En 1552, Schmidel occupe à Asuncion un poste de confiance ; il lui arrive là une lettre transmise par un « facteur » des Függer à Séville. Cette lettre vient de son frère, qui est toujours en Bavière, à Straubing, et qui voudrait le revoir avant de mourir. Schmidel obtient son congé, réalise sa fortune et se met en route. « Huit jours avant mon départ d'Asuncion (écrit-il), il arriva quelques personnes du Brésil qui nous annoncèrent la présence d'un vaisseau envoyé de Lisbonne par un nommé Jean Hilsen, agent d'Erasmus Schetzen, d'Anvers. » Schmidel se met en route et en six mois arrive au port de Saint-Vincent, au Brésil, après avoir marché 376 *milliaria*. Il trouve là, le 13 juillet 1553, « un vaisseau portugais qui venait d'être chargé de sucre, de bois de teinture et de coton, par Pierre Rossel, le « proxénète », c'est-à-dire le facteur d'Erasmus Schetzen, d'Anvers, qui l'expédiait à Lisbonne, à un autre facteur du même négociant, nommé Jean Hulsen. » Après une traversée épouvantable, Schmidel arrive à Lisbonne, va à Séville porter le courrier officiel, et vient se rembarquer pour Anvers. Et il ne tient qu'à un cheveu qu'il perde la vie dans ce dernier parcours. Il avait traité avec le capitaine d'un navire appartenant à un nommé Scherzen (probablement toujours un des Schetz) et chargea à bord toutes ses richesses et ses curiosités. Le capitaine, ivre-mort, oublie son passager, part avant l'heure fixée, et le navire se perd corps et biens. Peu de temps après, Schmidel put se rembarquer sur un autre navire en partance pour Anvers. Cette fois, le navire fit naufrage à l'île de Wight. Finalement Schmidel rentra à Anvers le 26 janvier 1554, après une absence de vingt ans.

* * *

Le portrait de ce singulier personnage voyageant à dos de lama et la vue du fortin de Buenos-Aires sont extraits d'une des très nombreuses éditions de son voyage, qui parut en latin en 1597, par les soins du célèbre graveur liégeois, Théodore de Bry. Celui-ci, condamné à mort comme protestant, avait pu s'enfuir, mais ses biens furent confisqués. Il s'établit à Francfort comme libraire-éditeur, avec la spécialité d'éditer de grands voyages illustrés ; ses fils, et plus tard le gendre de l'un d'eux, le bon graveur suisse Mérian, continuèrent les éditions de Théodore. Cette maison d'édition belgo-suisse a duré environ un siècle ; elle ne paraît pas, cependant, être bien connue chez nous.

Un autre Belge de la même époque, le mathématicien gantois, qui latinisa son nom en Levinus Hulsius, dut aussi fuir l'Inquisition. Il s'établit à Nuremberg, également comme libraire-éditeur et, chose curieuse, il a

publié cinq éditions du voyage de Schmidel, dont deux en latin.

On voit donc combien l'activité belge, sous la forme commerciale, maritime, artistique et scientifique — Mercator fonda son institut cartographique à Louvain en 1534 — était vigoureuse en cette première moitié du XVI^e siècle. Aussi, nous sourions lorsque nous entendons aujourd'hui des personnages politiques ou officiels, des fonctionnaires ministériels ou autres, *découvrir* les possibilités économiques de l'Amérique latine, où nos commerçants font des affaires... depuis quatre siècles!

CHARLES DIDIER.

Les îles flamandes

(AÇORES)

Une carte catalane, dressée de 1434 à 1439 par Gabriel Valsecca, donne un dessin fort exact des îles Açores, dont les noms sont indiqués sous des formes étranges, d'origine demeurée inexplicée : *Ylla de Oesels* (Sainte-Marie), *Ylla de Fruydols* (Saint-Michel), *Ylla de Inferno* (Tercère), *Ylla de Guatrilla* (Saint-Georges), *Ylla de Sperta* (Pico), plus un nom effacé. La carte porte la mention suivante : « Ces îles furent trouvées par Diégo de Séville, pilote du roi de Portugal en l'année 1427. » — Il est vraisemblable que le prince Henri le Navigateur fut informé de cette découverte par le portulan médicéen, envoyé de Venise par Don Pedro, frère de Diego. Le grand-maître de l'ordre du Christ résolut de s'emparer de ces îles au profit du Portugal. Il y envoya en 1431 une reconnaissance dirigée par le commandeur de l'ordre, Gonçalho Velho Cabral qui, épouvanté par le bouillonnement des eaux aux alentours des rochers des Formigas, crut se trouver dans la mer-mite de l'Enfer et près de la terrible et fantastique *Antilia* ou île de Saint-Brandon. Il s'enfuit terrifié et rentra à Lisbonne.

L'année suivante, le prince, ayant réussi à calmer cette terreur, l'obligea à reprendre son expédition, peut-être en lui adjoignant le pilote Diego de Séville, attiré au service du Portugal. Plus heureux cette fois, Velho Cabral aborda à une île de forme ronde, qu'il nomma *île Ovo* et qui reçut ensuite le nom d'*île Sainte-Marie*. A son retour, il fut récompensé par la concession héréditaire de sa découverte, sous condition de la coloniser. Il ne semble pas qu'il s'y soit appliqué avec beaucoup d'ardeur, ni qu'il ait fait de grands efforts pour étendre sa conquête.

Les autres îles de l'archipel furent découvertes longtemps après. Ainsi, on rapporte qu'un jour un esclave maure amené dans l'île Sainte-Marie aperçut au loin, à l'horizon, une ligne sombre ayant les apparences d'une île. Quoique cette apparition répondit exactement à l'île qui, dessinée sur le portulan de 1351, forme groupe avec Sainte-Marie sous le nom de Cabrera, les habitants de Sainte-Marie n'attachèrent d'abord aucune importance à cette vision. Ils crurent simplement à l'existence de rochers, dont on voyait sortir de temps à autre des essaims d'autours, et les nommèrent *rochers des Eperviers* ou *des Autours* (en

TOURING CLUB



DE BELGIQUE



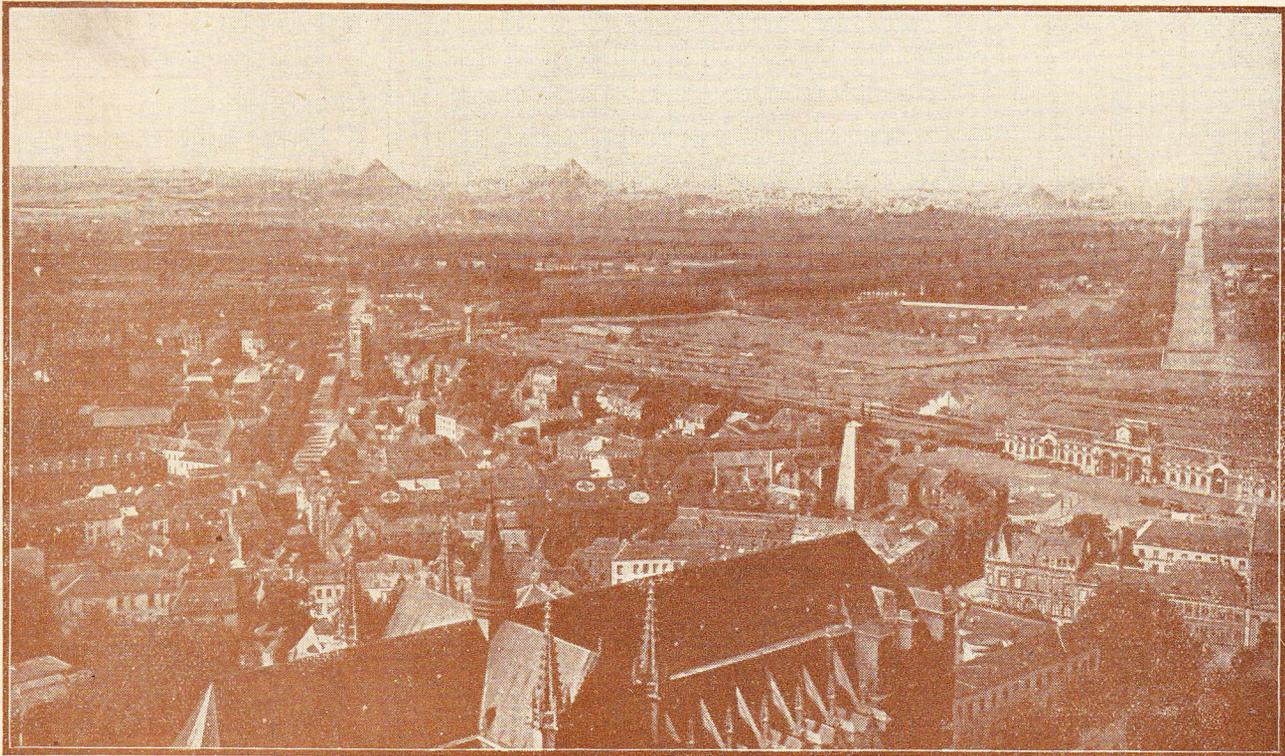
BULLETIN OFFICIEL
ORGANE BI-MENSUEL
ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: VICTOR SOYER

COTISATION: FR. 7.50
PAR AN
Y COMPRIS LE SERVICE
DU BULLETIN OFFICIEL

ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF

COTISATION
DE FAMILLE: FR 3.50
SANS
BULLETIN OFFICIEL



LE PAYS DE CHARLEROI

(Photo Albert Ferain)

SOMMAIRE :

Le pays de Charleroi (Elie Baussart)	325	La cure de tourisme à pied (Dr F. Desbrosses)	339
Où villégiaturer agréablement et à bon compte cet été?	327	Bled en Sloveie (A. Dams)	342
Les pionniers belges en Amérique latine (Charles Didier).	330	Folklore belge (Chanoine Ernest Goffin)	343
Les îles flamandes (Açores) (W.).	332	Automobilisme et circulation (Charles Duvivier)	344
Martiques et le Rhône (E. Heiman).	331	Excursions économiques en autocar (E. P.)	346
Mariemont (X.)	335	Excursions économiques en autocar au départ d'Arlon	347
Les sentiers de l'Ourthe (C. C.)	337	Mémento des excursions économiques permanentes d'un	
Bibliographie générale (L. L.)	338	jour en autocar (E. P.)	347
Excursion collective aux grottes de Han (A. Jacob)	338	Les voyages collectifs du T.C.B. à l'étranger (A. Jacob)	348
Les voyages du T. C. B. en Belgique	338	Variétés.	348

Présidence : T.C.B., 44, rue de la Loi, Bruxelles. — Tél. 349.34
Rédaction et routes : 44, rue de la Loi, Brux. — Tél. 365.45
Compte-chèques postaux : 118.900

Administration générale : 44, r. de la Loi, Brux. — T 334.34
Publicité : Francis Lauters, 98, rue du Méridien, Bruxelles
Tirage : 150,000 exemplaires

Visitez les GROTTES de HAN et de ROCHEFORT, merveille de l'Univers

Station : Rochefort. — 30 p. c. de réduction, tant aux grottes de Han qu'à celles de Rochefort, pour les membres du T. C. B., sur présentation de la carte de sociétaire revêtue de la photographie.